

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Un monde voilé dévoilé / *Halfaouine*

Guy Ménard

Volume 11, numéro 1, septembre–novembre 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/34096ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ménard, G. (1991). Un monde voilé dévoilé / *Halfaouine*. *Ciné-Bulles*, 11(1), 36–37.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Un monde voilé dévoilé

par Guy Ménard

C'était un de ces soirs porteurs d'espoir où, la bouche ouverte comme pour boire ses rêves, chaque spectateur goûte ces visions qui remontent sur la frontière des continents. Comme un miroir sur un plafond d'alcôve, la salle renvoyait vers l'écran l'image grouillante d'un enfant riant, découvrant les premières chaleurs de sa vie sexuelle, passage obligé qui s'ouvre sur les péripéties du monde des hommes. Entre la surface sonore et la salle, une complicité s'était tissée : il n'y avait plus qu'un territoire disséqué qui engageait un dialogue cinématographique haut en couleurs. L'ambiance était telle que cette suspension a atteint une magie, hantée de souvenirs et de faunes symboliques. On me dira que ce préambule n'appartient pas au film, il n'en précise pas moins l'ambiance qui ne vous quitte pas dès l'ouverture du premier film de fiction de Ferid Boughedir, **Halfaouine**.

Et pourtant voilà un film — un de plus — qui n'a cessé de susciter méprises et impairs. Certains, séduits par le pittoresque des lieux tunisiens aux couleurs solaires, n'y ont vu qu'une chronique colorée d'un quartier oriental prospère. Malgré le bien fondé de cette chronique d'un enfant qui s'éveille à la sexualité dans un pays où elle passe pour particulièrement refoulée, l'actualité d'**Halfaouine** se trouve bien plus dans le regard qui s'inscrit dans la tradition des films sur les enfants, où s'unissent la convention et le sublime. Malgré ses défauts — une certaine mollesse du récit et parfois une insistance inutile — qui empêchent d'y voir une œuvre accomplie, j'aime ce film. Il y a une trajectoire, un courant profond qui fait qu'**Halfaouine** renouvelle plus subtilement qu'il ne semble le film sur l'adolescence et l'enfance. Car c'est de cela qu'il s'agit au premier degré, et le style sera donc fidèle à celui de ce courant très fécond du cinéma contemporain, porté cependant à un degré accompli que la finale trop attendue a le tort de noircir. Filmer l'enfance, c'est capter une vérité sans l'enrober, sans la chocolater, d'un ton clair, concis, intempestif. Rares sont les bons films sur les adolescents, mais lorsqu'ils sont réussis, ce sont les plus captivants.

Noura, le jeune héros d'**Halfaouine**, a 12 ans et vit ses derniers moments dans l'univers féminin puisqu'il est encore admis au hamman des femmes. Intrigué par de nouvelles sensations, le garçon voit basculer son univers, un monde naît. Par quelle secrète alchimie le réalisateur se détourne-t-il du vérisme pour scruter les ondes de choc provoquées par le passage souterrain de ce changement ? Non pas les petits boutons blancs mais le regard intérieur qui se transforme lentement. Une bribe de conversation, une silhouette affichée, une épaule dénudée créent un mélange d'intimité secrète et de fascination pour la vie étrangère. En représentation symbolique de cet état de transition, les garçons s'approprient les terrasses, déambulent dans ce monde suspendu entre les pavés et les toits blanchis à la chaux ; au passage, avant d'atteindre le stade adulte, ils saisissent, tels des voyeurs, le comportement des adultes à la fois comme foyer politique et comme demeure d'expression d'une sexualité livrée plus aux phantasmes qu'aux actes. Le récit capte ces moments d'indécision en jouant sur l'opposition des lieux et des rites initiatiques qui suggèrent le fatidique écartèlement du monde des hommes et des femmes.

Avec beaucoup d'humour et d'ironie, Ferid Boughedir a parsemé son film d'images de ce monde conventionnel qu'observe le petit Noura : le faux cordonnier amuseur de théâtre, la tante dévorant l'existence avec une sensualité qui verse dans l'hystérie, les pétillantes voisines aux fesses et aux seins rondelets, et jusqu'à cette fessée administrée par le père qui est à l'image du Tunisien moyen. Cependant, le regard sans indulgence du réalisateur mettra en branle les dispositifs de la mise en scène ; Boughedir fait s'incarner, littéralement, le caché et lui donne la profondeur et la beauté d'une mise en film qui risque de passer inaperçue parce qu'elle ne possède pas les effets de la modernité. Il est trop peu commun qu'un réalisateur s'efface ainsi devant un film et le figole en coulisses, pour ne pas souligner la témérité et le plaisir désintéressé d'une telle position.

Boughedir évite les écueils de la morale bien pensante en faisant corps avec ses personnages. L'enfance est ici radicalement contournée, appât à la découverte d'un monde voilé qui est bien autre chose qu'un épisode supplémentaire à verser au dossier du passage amniotique de l'adolescence à l'âge adulte.

Pour que le film ne s'émousse pas, ne se tamponne pas dans les contraintes de production classiques,

Halfaouine ou l'enfant des terrasses

35 mm / coul. / 98 min /
1990 / fic. / Tunisie

Réal. et scén. : Ferid Boughedir

Image : Georges Barsky

Son : Hechmi Joulak

Mus. : Anouar Braham

Mont. : Moufida Tlatli, Marie-Christine Rongerie et Ridha Dridi

Prod. : Hassen Daldoul et Mokhtar Labidi

Dist. : Prima Film

Int. : Selim Boughedir, Mustapha Adouani, Rabia Ben Abdallah, Mohamed Driss, Héléne Catzaras, Fatma Ben Saidane

Coup de cœur : **Halfaouine**



Boughedir charrie le sien à l'arraché : il se fie aux liens qui unissent les gens, quitte à ellipser certaines séquences qui semblent même avortées. La découverte de l'autre, des joies et des espoirs, tout ce qui illumine les merveilleux papillonnages de la vie sexuelle de Noura, ne masquera pas une contrainte invisible, une lumière qui refuse de s'allumer. C'est précisément dans ce décalage que je crois voir la forme. Dans un grand souffle indicible, éclate une tradition bétonnée gelant toutes les illusions des êtres, ce qui donne à l'œuvre une dimension nouvelle. À peine effleurées par la caméra, en effet, une affiche d'un ancien résistant, une agitation de rebelles, révèlent de ce jardin d'Eden plusieurs épines. Halfaouine, un quartier avec ses rues, son monde et sa lumière, est filmé avec un calme, une absence de déterminisme qu'on avait presque oubliés et que le cinéma peut encore revendiquer comme un objet éducatif.

Pour Ferid Boughedir, le monde de l'enfance n'a pas besoin d'être spiritualisé, enrobé, puisqu'il est déjà sublime dans sa nature. L'auteur ne cherche pas expressément à éduquer, mais avec le regard lucide du cinéaste qui parle d'un peuple qu'il connaît très bien, il éclaire la métaphore saisissante de toutes les existences humaines. Sa volonté d'enregistrer et de témoigner agit avec la détermination morale de l'artiste qui sait combien le pouvoir dont il dispose est illusoire et nécessaire. Cette aptitude donne force à des scènes comme celle où le jeune Noura accompagne sa mère dans le paradis liquide du hammam des femmes et laisse glisser son regard sur la palmeraie de ces corps et de ces êtres sans pudeur, au sexe caché par une casserole. La lucidité, la sensualité et

l'absence de volontarisme font que cet univers suggère des sentiments sans faire de discours.

Nous sommes saisis par un cinéma qui sait voir et transmettre sa vision sans souci d'imprimer obligatoirement sa griffe d'effets et de surenchères. **Halfaouine** cherche dans les relents du désir la sublimation d'un monde enfantin qu'il s'agit de rendre universel ; c'est la célébration de la justesse, du plan précis renonçant à la virtuosité, le contraire de la perversion du conte populaire pour adultes. Certes, la nuance et l'intériorité échappent au réalisateur, et les sujets — le propos autant que le héros — se perdent sur les toits de la cité. On a parfois bien du mal à croire à l'innocence de l'enfant lorsque son père caresse devant lui une de ses clientes, ou à l'engouement soudain de la petite bonne pour Noura. À chaque genre ses limites. Celles du film pour adolescents sont celles de la transparence et du cliché retravaillé.

Un certain renouvellement du cinéma semble venir des films africains qui puisent leur inspiration dans la culture vivante où se mêlent contes, mythes et quotidien. Comme Idrissa Ouedraogo dans **Tilai** et **Yaaba**, Ferid Boughedir retrouve la simplicité du conteur pour tenter de débroussailler le destin et réinventer l'émerveillement. Voilà un mot qu'on croyait presque rayé du cinéma à l'heure des images électroniques. Que la vie (**Halfaouine**) ou la mort (**Tilai**) soit au bout de la route, en fait peu importe ; grâce à l'art magique du contenu qui renouvelle l'émerveillement avec les images comme le griot le fait avec les mots, le trajet aura été riche d'enseignement sans devenir didactique. ■

Halfaouine